

## L'épreuve du voisin étranger : *A History of Canadian Literature* de William H. New

*Two Solitudes* (Hugh MacLennan, Collins, 1945), *Le Canadien français et son double* (Jean Bouthillette, L'Hexagone, 1972), *Oh Canada! Oh Quebec! Requiem for a Divided Country* (Mordecai Richler, Penguins Books 1992)... Ces quelques titres mettent bien en lumière la relation (ou non-relation) qui perdure entre le Canada anglais et le Canada français sur les plans politique et littéraire. Les revendications nationalistes des années soixante et, notamment, l'avènement du paradigme « littérature québécoise », sont venus changer radicalement la donne. Le corpus littéraire canadien français troquait alors son statut double et dépendant pour un statut unique et autonome. Depuis, on constate bien souvent que l'« épreuve du voisin étranger<sup>1</sup> » (en l'occurrence, le voisin canadien anglais) est négligée sinon niée. Dans le cadre du projet *Histoire littéraire du Québec* (mené par Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge et Martine-Emmanuelle Lapointe) et du séminaire qui lui est consacré, nous rompons momentanément les deux solitudes pour voir, d'une part, comment nos plus proches voisins construisent leur histoire littéraire, et d'autre part, comment ils abordent la littérature québécoise.

Pour ce faire, nous analyserons un texte en particulier, *A History of Canadian Literature*<sup>2</sup>, soit une vision parmi tant d'autres, celle de William Herbert New, professeur à l'Université de Colombie-Britannique. Selon lui, qu'est-ce que la littérature canadienne? Sur quels postulats repose sa conception de l'histoire littéraire? Comment intègre-t-il le corpus littéraire québécois? Nous tenterons de répondre à ces questions par une lecture critique de l'ouvrage de New, en empruntant fréquemment aux commentaires d'Edward Dickinson Blodgett<sup>3</sup> (également historien de la littérature canadienne) sur l'ouvrage de son homologue. Enfin, nous établirons les points de rencontre et de fuite entre le

---

<sup>1</sup> Nous trouvons cette expression chez Laurent Mailhot, qui l'a lui-même reprise à Antoine Berman, qui s'inspirait de Heidegger parlant de l'expérience poétique de Hölderlin... Voir Laurent MAILHOT, « Traduction et "nontraduction" : l'épreuve du voisin étranger », dans *Ouvrir le livre : essais*, Montréal, L'Hexagone, « Essais littéraires », 1992, p. 271-298.

<sup>2</sup> William Herbert NEW, *A History of Canadian Literature*, Montréal; Kingston, McGill Queen's University Press, 2003 [1989]. Dorénavant désigné par le sigle HCL, suivi du numéro de la page.

<sup>3</sup> Edward Dickinson BLODGETT, *Five-Part Invention: A History of Literary History in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003. Dorénavant désigné par le sigle FPI, suivi du numéro de la page.

texte de New et l'histoire de la littérature québécoise de Laurent Mailhot<sup>4</sup>. Considérant *A History of Canadian Literature* comme un récit, nous en analyserons successivement le temps, l'action, les personnages et l'espace<sup>5</sup>, puis nous réfléchirons sur un point à la fois aveugle et omniprésent de cet ouvrage : la littérature québécoise.

\* \* \*

Un coup d'œil à la table des matières de William H. New permet de dégager sa conception de la temporalité. Premier constat : les dates tiennent très peu de place. À peine une par chapitre. Les limites temporelles de la littérature canadienne ne sont pas données avec précision. New parle de « early literature » (il remonte à la nuit des temps) et de « literature into the twenty-first century » (il plonge dans une ère futuriste). Peut-on être plus éloigné de Laurent Mailhot? Sa « littérature québécoise » naît et survit avec peine. La tradition est « à inventer », les œuvres, à relire, les dates importantes, à consigner soigneusement. De son côté, New fait démarrer sa chronologie en 13 000 av. J.-C. – « Niagara Falls forms as glaciers retreat » (*HCL*, 359) – pour s'arrêter en 2002. Second dépaysement : New ne craint pas la longue durée. Aux antipodes, un Laurent Mailhot, souvent dans les périodes brèves, nettement délimitées.

« Périodes » n'entre pas dans le vocabulaire de New, qui pense plutôt en termes d'ères (« age », *HCL*, 79). En effet, chaque chapitre est circonscrit par une date-borne (« the terminus date », *HCL*, 25); il faut penser à rebours si l'on veut en dégager le début. Ainsi, nous déduisons que le chapitre trois décrira les années 1867 à 1922. Cette périodisation implique une sorte de non-spécialisation de la part du critique. Par exemple, l'ère élizabéthaine a influencé un style littéraire, théâtral, architectural, etc. Enfin, le découpage mis de l'avant est rarement ou rapidement justifié par l'historien de la littérature. Les dates retenues — 1867 (début de la Confédération), 1922 (fin du Dominion du Canada), 1959 (début de la Révolution tranquille), 1985 (fin des années Trudeau) — sont politiques, canadiennes et nullement polémiques.

Le modèle de New serait donc transhistorique, voire archétypal. Northrop Frye, inventeur de la critique des archétypes, reste sans conteste une inspiration majeure (mais implicite) de *A History of Canadian Literature*. De la description que fait New des travaux de Frye exsude sa propre méthode (« Codes of

---

<sup>4</sup> Laurent MAILHOT, *La Littérature québécoise depuis ses origines. Essai*, Montréal, Typo, « Essai », 1997 [1974].

<sup>5</sup> Nous nous inspirons de la structure proposée par Karine Cellard, lors de son examen de synthèse de doctorat en octobre 2003 sur « Les manuels d'histoire de la littérature canadienne-française et québécoise, 1918-2000 », thèse dirigée par Micheline Cambron, Département d'études françaises, Université de Montréal. Ces catégories s'appliquent bien à notre discours méta-critique.

Myth », *HCL*, 217). *Anatomy of Criticism*<sup>6</sup>, l'ouvrage-clé du célèbre professeur de l'Université de Toronto, met en place une vaste histoire des formes, plutôt essentialiste, où la Bible constituerait un immense palimpseste, une matrice intertextuelle ou l'hypotexte par excellence. Si Frye s'approche de l'épistémologie, New en revanche ne va pas si loin et aplatit quelque peu la référence à son modèle. Il adopte la méthode en question, proche des sciences humaines, sans négliger ce que la littérature a de spécifique. New repère les récurrences structurales (schémas narratifs, stéréotypes, métaphores, etc.) observables dans les textes issus d'une même tradition.

À travers cette lunette, les œuvres littéraires deviennent une profuse réserve de topoï, un réservoir de ramifications de l'imaginaire collectif. Par exemple, puisqu'ils offrent tous des réponses personnelles à la culture amérindienne, des textes aussi éloignés dans l'espace-temps que *Klee Wyck* (Oxford University Press, 1941) d'Emily Carr, *Légendes indiennes du Canada* (Éditions du Jour, 1967) de Claude Melançon et *The Raven Steals the Light* (Douglas & McIntyre, 1984) de Robert Bringhurst peuvent être rapprochés (*HCL*, 9). L'action principale de l'ouvrage de New reste donc la mutation des topoï à travers le temps. Une telle histoire littéraire se veut non-évaluative. Les textes convoqués ne constituent pas au premier chef un palmarès d'œuvres canoniques, mais entrent plutôt dans la construction particulière d'une identité culturelle que New souhaite accomplir. Généralisons : alors que les histoires littéraires québécoises révèlent une tension constante entre histoire et critique (pensons à Laurent Mailhot), les histoires littéraires canadiennes, telles que l'ouvrage de New nous les laisse appréhender, mettent en place une réflexion opposant histoire et typologie.

Chaque chapitre de *A History of Canadian Literature* est précédé d'un résumé thématique de faits historiques importants pour l'ère abordée; New esquisse en vrac les « backgrounds » (*HCL*, 25) dont il aura besoin pour son argumentation. Puis, l'historien de la littérature entrelace éléments historiques et littéraires, non sans extravagance, comme l'exemplifie Blodgett :

Thus, the early period, from « the putative visits to North America by Chinese sailors » to 1867, is marked by the legacy of the Renaissance « desire for political control » [...]. As a consequence, on the cultural plane North America in the eighteenth century became a site of pluralism, which became particularly evident in the differences in colonial settlements, thus laying the foundations for New's Canada (*FPI*, 282).

Les textes littéraires viendront ensuite travailler de l'intérieur, voire fonder, cette nation canadienne.

En somme, pour New, la narration détermine l'histoire. Edward D. Blodgett confirme : « Despite the abundance of historical information in New — which in

---

<sup>6</sup> Northrop FRYE, *Anatomy of criticism: four essays*, Princeton, Princeton University Press, 1957.

itself is unusual among anglophone historians of literature — history is being read through New's construction of literary texts » (*FPI*, 285). La table des matières reflète cet état de faits. De chapitre en chapitre, le lecteur suit l'évolution du rôle des auteurs-narrateurs (« mythmakers », « reporters », « tale-tellers », « narrators », « encoders », « reconstructors »). À la longue, l'histoire elle-même devient fonction discursive :

The structure of the plot is governed, in any event, by fictional practice rather than by the extraliterary 'set of events', no matter how judiciously they may be shown to correspond with each other. So it is that while literature and history interrelate, history is understood as a function of fictional modes, and each period has a dominant mode of narration by which the culture of the past is organized (*FPI*, 285).

Les changements et les conflits font avancer *A History of Canadian Literature*. De plus, à l'intérieur d'une histoire littéraire archétypale, William H. New montre une propension pour le petit récit. Il met l'accent sur le folklorique, le populaire (la littérature jeunesse, le fantastique), le marginal (la culture amérindienne, les littératures migrantes, féminines, homosexuelles). Il adhère également aux *cultural studies* en vogue chez les anglo-saxons, qui font dialoguer diverses sphères de la culture d'un peuple : la peinture, la littérature, la science, le sport, etc. La littérature perd de son autonomie, le texte littéraire cède le pas aux pratiques littéraires.

Les catégories du temps et de l'action nous ont déjà permis de dégager les grandes lignes de la catégorie suivante, celle des personnages. New n'insiste pas tant sur l'individualité des auteurs (un seul nom d'écrivain apparaît dans sa table des matières, celui de Nelligan, considéré cependant en tant que symbole) et met de l'avant un rôle prépondérant de l'écrivain selon chaque période. Laurent Mailhot va dans la direction opposée, lui qui caractérise en quelques traits la singularité stylistique d'un auteur, faisant grand usage de la citation et épousant presque le mouvement de l'écrivain en question. Prenons par exemple le cas de Réjean Ducharme : « Le "régent du charme" ne reviendra au roman qu'en 1990, avec *Dégradé*, où on va au fond des choses, au fond du trou, avec un certain Bottom, homme à tout faire, à ne rien faire<sup>7</sup> ». Les auteurs anglo-canadiens détiennent sans surprise la plus grande place dans l'ouvrage de New, qui dédie plusieurs pages à des auteurs consacrés tels Susanna Moodie, Thomas Haliburton, Margaret Atwood, Frank Scott, Margaret Laurence et Michael Ondaatje.

Un tour d'horizon des auteurs québécois fortement représentés dans l'histoire de New a de quoi déconcerter. Sans l'affirmer explicitement, New ne fait pas l'histoire des textes au Québec, mais celle de leur réception au Canada anglais. Annette Hayward et André Lamontagne ont établi un palmarès des huit auteurs québécois les plus étudiés au Canada anglais, en ordre décroissant :

---

<sup>7</sup> Laurent MAILHOT, *op. cit.*, p. 154.

Gabrielle Roy, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, Hubert Aquin, Roch Carrier, Saint-Denys Garneau et Jacques Ferron<sup>8</sup>. La grande popularité des études féministes au Canada anglais explique en partie la présence de trois femmes en tête de liste. De plus, la première écrivaine venait du Manitoba, la seconde s'était liée d'amitié avec son traducteur Frank Scott et la troisième avait été découverte par le grand critique Edmund Wilson. Ce palmarès reflète bien ce qui se trouve chez New, en ajoutant peut-être au haut de la liste Louky Bersianik, Jovette Marchessault et Louise Maheux-Forcier.

L'absolu dépaysement ne s'arrête pas là. *A History of Canadian Literature* oublie presque complètement un Réjean Ducharme, estompe la portée fondatrice habituellement concédée aux poètes de l'Hexagone et procède à certaines dévaluations drastiques, comme Jacques Cartier, jugé selon la qualité littéraire de ses textes et l'exactitude de ses informations... La volonté de s'inventer une tradition est donc fortement relativisée. Néanmoins, certains corpus traversent presque sans éraflure le filtre du voisin étranger. Contrairement à ce que Annette Hayward et André Lamontagne avancent, les écrivains migrants sont perçus sans nulle différence par rapport à la réception québécoise (Dany Laferrière, Sergio Kokis, Ying Chen sont parfaitement intégrés). L'écriture féministe passe elle aussi sans embûche. L'exemple de Nicole Brossard est frappant (*HCL*, 255). Notons toutefois que sa traductrice, Barbara Godard, a effectué un extraordinaire travail de recréation du sens dans l'autre langue, comme le recommande la nontraduction de Jacques Brault : « Nontraduire, ce n'est ni prendre, ni laisser prendre, c'est composer, marchander, négocier<sup>9</sup> ».

Qu'en est-il maintenant de la catégorie de l'espace dans *A History of Canadian Literature*? Deux angles d'approche sont envisageables (nous insisterons davantage sur le premier) : le lieu d'origine des auteurs et l'espace imaginaire qu'ils recréent. Dans les deux cas, le Canada en entier est pris en considération, *from coast to coast to coast*. Dès l'incipit, New pose l'utopie d'une nation et d'une littérature canadiennes unifiées : « Snow, North, Wilderness : these stereotypes of Canada suggest a fierce uniformity — but even from earliest times, such generalizations have been inaccurate. To read Canadian literature attentively is to realise how diverse Canadian culture is » (*HCL*, 3). L'étymologie du mot « Canada » renforcerait elle-même cette diversité inhérente au pays :

---

<sup>8</sup> Annette HAYWARD et André LAMONTAGNE, « Le Canada anglais : une invention québécoise? », *Voix et Images*, vol. XXIV, n° 3 (printemps 1999), p. 474 (figure 3) — nous ne pouvons cependant chiffrer ce palmarès, l'axe des ordonnées de Hayward et Lamontagne ne portant pas de titre. Voir aussi : Réjean BEAUDOIN, Annette HAYWARD et André LAMONTAGNE, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1939-1989)*, Québec, Éditions Nota Bene, « Convergences », 2004, 251 p.

<sup>9</sup> Jacques BRAULT, *Poèmes des quatre côtés*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1975, p. 16.

The word « Canada » eludes precise translation : it has variously been taken as the Spanish for 'nothing here' (*a ca nada*), the Portuguese for « narrow road », the Montagnais Cree for « clean land », the Mohawk word for « castle » (*canadaghi*) and a word meaning « the mouth of the country » or « hunting land » or « province ». [...] The most common contemporary view accepts the early observation of Jacques Cartier (1491-1557): that the Iroquois referred to their « village » as *ka-na-ta*, the Hurons as *an-da-ta* (*HCL*, 4-5).

Edward D. Blodgett analyse finement ce passage en insistant sur le pluralisme, l'idée centrale de New à son avis: « Plurality is illustrated by the difficulty of determining the derivation of the name of the country [...]. The beginning, then, of New's history is marked by a meditation on difference, uncertainty, and illusion » (*FPI*, 281). New clôt son histoire littéraire canadienne sur un autre terme autochtone, inuit cette fois (l'auteur choisit sciemment de renouer avec des sources pré-colombiennes — longue durée, authenticité du rapport entre les premiers habitants, etc.), qu'il emprunte à John Ralston Saul : « The Inuit quality of *isuma* [...] summarizes that essential context... It [means an] intelligence that consists of the knowledge of our responsibilities towards our society » (*HCL*, 358). Que d'idéologie véhiculée dans de simples constats. Nous y reviendrons.

Notre lecture de l'ouvrage de New ne concluait pas à un éclatement de la littérature et de la nation canadiennes; une puissante tendance unificatrice nous a semblé l'emporter et ce, dès l'introduction. New tente de définir ce qu'il entend par « littérature canadienne », une appellation qui ne va certes pas de soi : « The term "literature in Canada" poses a problem: "Canadian literature" is not bounded by citizenship [...]. It is not restricted to Canadian settings. Neither does it imply some single nationalist thesis » (*HCL*, 4). Par-delà cet apparent pluralisme, New relève un point commun chez tous les auteurs canadiens:

Yet within the country, despite these apparent inconsistencies, a *community of understanding* has developed. A shared familiarity with popular culture, a localized adaptation to space and distance, a reliance on common civil rights and expectations of behaviour, and a recognition of local forms of speech and intonation (often ironic and often indirect) all underlie the more immediately observable regional and linguistic disparities (*HCL*, 4; nous soulignons).

À l'orée de son histoire littéraire, New fait entrer les écrivains canadiens dans un même moule, une « communauté de compréhension<sup>10</sup> » qui les unirait, aux niveaux culturel (« a shared familiarity with popular culture », « a recognition of local forms of speech and intonation »), politique et civique (« a localized adaptation to space and distance, a reliance on common civil rights and expectations of behaviour »). Via cette communauté hétérogène qui déborde le cadre littéraire et qui se fonde sur le civisme, New introduit une proposition

---

<sup>10</sup> Le concept de « communauté interprétative » a connu une grande fortune au Canada anglais; voir, pour l'origine de cette notion, Annette HAYWARD et André LAMONTAGNE, *loc. cit.*, p. 460-479.

éminemment éthique (le terme « behaviour » en tête d'une histoire littéraire n'est-il pas dangereux?). Le seul fait d'ouvrir l'ouvrage sur les « cultures aborigènes » (« aboriginal cultures », *HCL*, 5) est en lui-même un geste éthique. Sur cet aspect, les traditions de recherche anglo-saxonnes et françaises se dissocient totalement. Un Laurent Mailhot se situe sur le plan de la littérature et de l'imaginaire social<sup>11</sup>. De manière sous-jacente, New affirme que la littérature est représentative de l'idée de Canada et que la véritable spécificité du corpus littéraire canadien reste sa capacité d'unifier toutes les tendances.

Nous l'avons déjà laissé entrevoir, *A History of Canadian Literature* intègre les textes littéraires francophones de toutes les provinces canadiennes. New confère même, estime-t-on, du tiers à la moitié de son discours aux auteurs québécois. Il va sans dire que le centre de la parole reste le Canada anglais. Comme l'explique François Paré, les littératures nationales (dans notre cas, la littérature anglo-canadienne) « instituent donc, en marge d'elles-mêmes, les lieux fantasmatiques de leur propre amuisement, [...] leurs propres espaces d'exiguïté<sup>12</sup> ». Point aveugle, le Québec entre dans ces limbes du discours de New, qui intègre un corpus radicalement autre (langue autre, religion autre, culture autre) sans aborder la question de front. Blodgett précise: « The effort to combine the literatures of French and English Canada is always rare in Canadian literary history » (*FPI*, 283).

Les relations littéraires entre le Canada anglais et le Canada français remontent loin dans le temps. 1867 marque un point tournant dans l'histoire comparée des deux corpus. Avant la Confédération, des hommes comme Étienne Parent, Arthur Buies ou Antoine Gérin-Lajoie essaient de tirer le meilleur parti des deux mondes. Après la Confédération toutefois, les choses ne se présentent plus de la même manière. La province québécoise sent une menace d'assimilation et entre dans une période de survivance (politique, culturelle, linguistique, spirituelle). Certains agents du monde littéraire — peu nombreux — continuent à cultiver des liens avec le Canada anglais, surtout à partir des années vingt : prenons Camille Roy ou Frank Scott, par exemple.

Le lien entre les littératures canadiennes anglaise et française sera symbolisé par divers emblèmes. Louise Ladouceur en fait un brillant relevé que nous résumerons brièvement<sup>13</sup>. Northrop Frye parlait d'une synecdoque (le corpus mineur ne doit pas être pris pour le tout), Philip Stratford, d'une double

---

<sup>11</sup> Néanmoins, n'assiste-t-on pas, en ce début de vingt-et-unième siècle, à un retour en force de l'éthique en littérature québécoise? À ce sujet, voir le texte de Deborah Deslieries dans ce même cahier de recherche.

<sup>12</sup> François PARÉ, *Les Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, « Bibliothèque canadienne-française », 2001 [1992], p. 31.

<sup>13</sup> Louise LADOUCEUR, « A Firm Balance : questions d'équilibre et de rapports de force dans les représentations des littératures anglophone et francophone du Canada », *Canadian Literature*, n° 175 (hiver 2002), p. 96-114.

hélice (les deux maillons évoluent côte à côte, sans jamais se toucher), Edward D. Blodgett, d'un grillage (les deux corpus progressent dans des directions opposées, mais gardent des points d'intersection réguliers) et Patricia Smart, de femmes dos à dos (elles ne se voient pas, mais se supportent mutuellement). On le voit, ce sont surtout les anglo-canadiens qui pensent la perspective comparatiste. Louise Ladouceur ajoute :

Concevoir que le rapport entre les littératures canadiennes anglophone et francophone puisse reposer sur l'égalité ne peut être qu'une illusion d'optique inhérente à la position occupée dans l'équation. D'un point de vue anglophone et majoritaire, il est aisé de concevoir l'égalité comme acquise et allant de soi. [...] C'est une fausse conception dans laquelle les francophones ne se reconnaissent pas. Confrontés de façon quotidienne et factuelle à une toute autre réalité, ils vont plutôt se dissocier d'un discours où est occultée une asymétrie qui fait pourtant toute la différence<sup>14</sup>.

William H. New prend tout de même acte de la relation difficile entre le Québec et le Canada anglais, antagonisme qui se reflète par exemple au XIX<sup>e</sup> siècle : « Toronto and Montreal had become commercial as well as cultural rivals, which in a fundamental way reiterated the long-standing political tensions between England and France that punctuated their shared history » (*HCL*, 28). Puis, New agence les deux corpus de multiples manières, n'hésitant pas, au passage, à rapprocher Élisabeth Bégon de Frances Brooke simplement parce qu'elles ont un intérêt commun pour la forme épistolaire. Un tel projet comparatiste repose sur un postulat politique insuffisant. Blodgett confirme, en critiquant New :

More disturbing, however, is the fact that [...] his text represents the culmination of the problem of writing English and French Canada [...]. Adjacent though they may be geographically, they do not appear to know each other, to encounter each other, in any significant way even when they, as in New, accept the framework of history (*FPI*, 289).

De plus, les erreurs disséminées çà et là minent partiellement la crédibilité de l'historien : le *nignog*, (*HCL*, 384); les *Fridolinages* de Gratien Gélinas, (*HCL*, 390); *Le fou de l'île* de Félix Leclerc, (*HCL*, 397). Même révisée pour la nouvelle édition, la bibliographie exclut l'ouvrage de Laurent Mailhot. New en est resté à Pierre de Grandpré, Gérard Tougas et Gilles Marcotte.

Renversons un instant la perspective. L'histoire littéraire du Canada ne peut se bâtir sans prendre en considération les textes québécois : l'inverse est-il vrai? Le Canada anglais ne serait-il pas le point aveugle des histoires littéraires québécoises<sup>15</sup>? L'exemple de Laurent Mailhot est particulièrement probant. *La littérature québécoise depuis ses origines* mentionne un best-seller du XIX<sup>e</sup>

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 104-105.

<sup>15</sup> Martine-Emmanuelle Lapointe (Études littéraires, Université McGill) travaille présentement à un post-doctorat sur la réception des textes anglo-canadiens au Québec.

siècle, *The Golden Dog* (McClland and Stewart Limited, 1969) de William Kirby, traduit par Pamphile Lemay, et signale en deux mots l'existence de l'écrivain juif montréalais Mordecai Richler. Voilà en bref son contenu canadien. Mais l'ellipse n'est nullement le fait d'une ignorance. Elle résulte d'un choix délibéré de Mailhot. En effet, cinq ans avant la publication de son histoire littéraire révisée, Laurent Mailhot publiait un article fouillé d'une trentaine de pages sur le fait anglais en terre Québec et sur la traduction de l'anglais au français et vice-versa<sup>16</sup>. S'il rejette complètement le corpus canadien-anglais en publiant son histoire littéraire, c'est que, pour lui, la question ne se pose pas en ces termes. La définition d'une littérature proprement québécoise ne peut s'établir dans un parallèle avec le voisin immédiat. Et, toujours chez Laurent Mailhot, la littérature canadienne-anglaise qu'il connaît bien reste à jamais marquée du sceau (ou du fer rouge?) de l'étrangeté.

Depuis environ une décennie, les universitaires travaillent à rompre les deux solitudes. Plusieurs numéros de périodiques optent pour la perspective comparatiste, de *Liberté* à *Voix et Images* en passant par *Québec français*, où la littérature, le théâtre, la poésie et le cinéma anglo-canadiens sont à l'honneur<sup>17</sup>. Hors des universités, la tentative de rapprochement semble toujours malaisée. Plusieurs maisons d'éditions, comme Boréal, Québec/Amérique ou Pierre Tisseyre traduisent des textes anglo-canadiens (le programme de subventions du Conseil des Arts du Canada sert souvent d'incitatif à ces entreprises). Mais les éditeurs rechignent : les droits restent onéreux, les ventes basses et les médias peu intéressés<sup>18</sup>.

\* \* \*

*A History of Canadian Literature* propose en somme un récit avec une temporalité (la longue durée, l'archétype et l'histoire subordonnée à la narration), une action (l'évolution des topoï), des personnages (l'écrivain-narrateur et ses postures selon l'ère) et un espace propres (la « communauté de compréhension » entre les auteurs de Vancouver à Saint-John's). L'épreuve de l'étranger enrichit dans la mesure où elle décentre la perspective de l'histoire littéraire du Québec. Cependant, le traitement du corpus québécois laissera songeur le lecteur d'ici. William H. New choisit une comparaison obligée et une intégration assimilatrice. Il établit rarement les nuances culturelles et historiques

---

<sup>16</sup> Laurent MAILHOT, « Traduction et "nontraduction" : l'épreuve du voisin étranger », *loc. cit.*, p. 271-298.

<sup>17</sup> Numéros spéciaux de périodiques consacrés à cette question : « Francophone / anglophone », *Canadian Literature*, n° 175 (hiver 2002); « La littérature québécoise sous le regard de l'autre [soit le regard anglo-canadien] », *Voix et Images*, vol. XXIV, n° 3 (printemps 1999); « Solitudes rompues », *Québec français*, n° 117 (printemps 2000); « Strangers in Paradise / Étranglés au Québec? », *Liberté*, vol. XXXI, n° 3 (juin 1989).

<sup>18</sup> Voir l'article de Francine BORDELEAU, « La revanche des écrivains canadiens », *Lettres québécoises*, n° 71 (automne 1993), p. 11-14.

qui s'imposent et, par le truchement de l'archétype, entremêle des textes qu'on aurait eu peine à rapprocher sans cela. La comparaison systématique fausse la perspective, l'assimilation achoppe sur l'histoire politique des deux communautés.

Selon nous, une histoire des textes au Québec devrait tenir la position intermédiaire entre William H. New et Laurent Mailhot. D'un côté, la tradition de recherche anglo-saxonne, sa propension pour les *cultural studies* et l'éthique; de l'autre, la tradition de recherche française, son penchant pour l'autonomie de la littérature, les textes canoniques et le découpage en périodes. Surtout, il importe de trouver un juste milieu entre l'intégration du corpus de l'exiguïté au corpus national (pour reprendre François Paré) et l'ignorance volontaire du voisin étranger. Le polysystème mis de l'avant par Edward D. Blodgett reste probablement le modèle le plus juste, ce qui n'empêche pas le développement du dialogue, comme l'ont magnifiquement fait Anne Hébert et Frank Scott en discutant de la traduction du « Tombeau des rois »<sup>19</sup>. En définitive, voilà peut-être la véritable « communauté de compréhension » :

A. H. – *Ranged in a single line, Sur une seule ligne rangés* : En français l'inversion montre d'abord la disposition d'ensemble, comme au cinéma, avant qu'on puisse discerner les objets. Cette inversion existe aussi en anglais puisque les objets sont énumérés à la suite de ce premier vers seulement. Mais en français ce vers lui-même est en forme d'inversion, avec *rangés* à la fin.

F. S. – I have now achieved the inversion, and I think *arrayed* adds a kingly touch.

Nouvelle version:                    IN SINGLE RANK ARRAYED:  
   THE SMOKE OF INCENSE, THE  
   CAKE OF DRIED RICE<sup>20</sup>

Caroline Chouinard

---

<sup>19</sup> Anne HÉBERT, « Tombeau des rois » dans *Poèmes*, Paris, Seuil, 1960.

<sup>20</sup> Anne HÉBERT et Frank SCOTT, *Dialogue sur la traduction, à propos du Tombeau des rois*, Montréal, Éditions HMH, « Sur parole », 1970, p. 75-76.